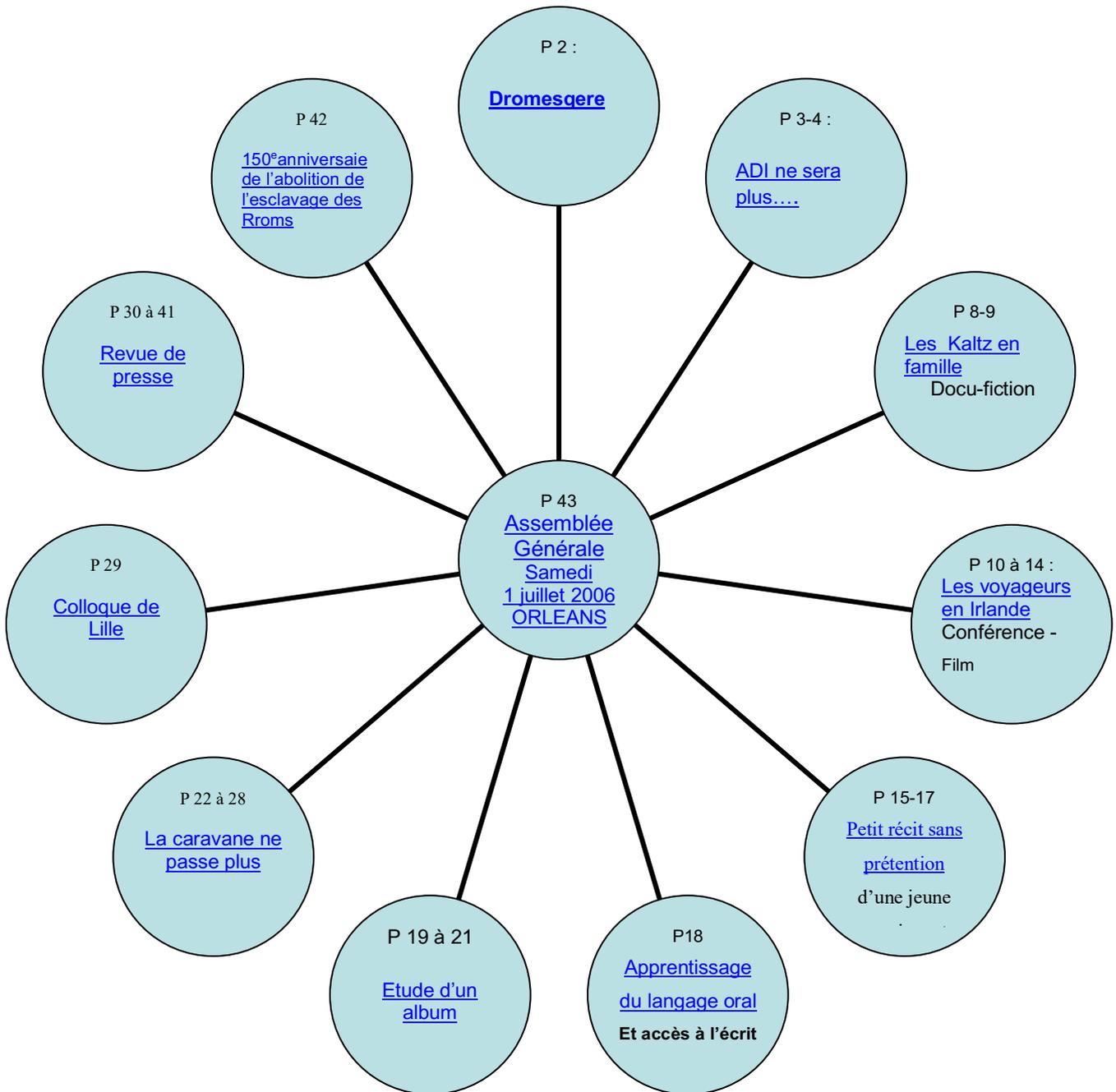




LA LETTRE DE LIAISON DU CLIVE



[RETOUR](#)

Le site internet du projet européen dans lequel le CLIVE s'est engagé avec l'école d'adaptation l'Espagne et la Roumanie est opérationnel : <http://dromesqere.net>

Vous trouverez les listes des associations et CASNAV, des bibliographies, des outils pédagogiques, des livres, des infos culturelles et bien d'autres choses encore.

C'est une base de données qui doit être évolutive et le plus actualisée possible, merci de nous transmettre vos observations, critiques et documents complémentaires.

Le cours télématique est terminé, nos amis espagnols le traitent pour l'installer sur le site.

Seuls les 25 testeurs qui se sont proposés auront accès aux modules.

Nous avons pris du retard pour des raisons techniques, les testeurs peuvent maintenant commencer leur travail. Si vous souhaitez les rejoindre, contacter Thierry (thierry.chevrolet@wandoo.fr) ou

Doone (doone.chastel@wanadoo.fr)

Merci pour ce travail de correction indispensable.

Dès le mois de septembre tout adhérent devrait pouvoir s'inscrire pour suivre le cours avec le soutien d'un tuteur pendant 4 mois. Deux sessions sont prévues par le projet.

Venez nombreux

thierry.chevrolet@wanadoo.fr
katex@wanadoo.fr

doone.chastel@wanadoo.fr

virginie.repaire@ined.fr
a.huvet@free.fr

[RETOUR](#)

ADI ne sera plus, ADI n'est déjà plus

ADI est parti d'un projet personnel devant apporter une réponse professionnelle à mon mari.

Nous sommes un couple mixte, je suis une gadji, il est Sinti. Nous sommes mariés depuis trente ans et nous avons trois filles et deux garçons. Nombre suffisant pour avoir la représentation aux yeux des gadjé, d'un clan. Nous, nous avons une autre définition, nous sommes une tribu. Nous vivons les uns pour les autres, avec les autres et par les autres. Notre vie est fusionnelle, nous sommes malheureux quand nous sommes séparés. Nous savons toutefois respecter la liberté de l'autre pour mieux savourer les retrouvailles. Nous faisons souvent masse devant l'entourage mais nous ne savons pas vivre seuls et encore moins amasser des trop-pleins sans partager. Notre maison est pleine de règles et d'impatiences mais est ouverte à tous. Notre vie est un énorme compromis en perpétuel mouvement, nous sommes la famille Adam's.

Aussi, quand j'ai réussi à mettre dans une bafouille le projet professionnel de mon mari, j'ai très vite réalisé qu'il n'aurait aucun intérêt pour notre bien être si nous ne pouvions pas le partager. Manger c'est bien, mais ce n'est pas tout.

Alors je me suis mise en quête de volontaires pour me suivre et faire avec moi : l'association Départementale des Itinérants est née le 8 Janvier 1996, avec un CA à 80% gens du voyage. Je n'ai pas eu de mal à trouver car il y a 15 ans les réponses en faveur des gens du voyage sur un volet insertion professionnelle ne couraient pas les rues. Aujourd'hui, c'est un véritable marché très lucratif d'appels d'offres, ou de qualité de participants, nous sommes devenus marchandises négociables et parfois très chères. Désolée, je ne peux pas m'empêcher.

L'humeur joyeuse était de mise en ce soir de janvier 1996. Après une longue discussion très animée et la mise à plat de tous les éléments en notre possession, le premier projet associatif guide de tous les remaniements ultérieurs, est né. Son objet a été basé sur la communication et la participation. Son enjeu, plus complexe, a été joué sur le développement d'une méthodologie revue et corrigée par rapport à l'existant, permettant d'amener les gens du voyage à utiliser la communication au profit de leur parcours professionnel dans un système de droits, devoirs.

Des heures de passion et d'engouements où chacun a essayé de faire de gros efforts pour s'intéresser à l'autre et faire ensemble.

Mais au milieu de toute cette mobilisation, deux points cruciaux, non seulement la participation massive des gens du voyage mais surtout les premiers balbutiements de la légalisation des micro-entreprises par une pédagogie complètement formulée en fonction de la connaissance et du besoin du public.

Devant ces résultats concrets, il n'en a pas fallu plus pour qu'un intérêt certain soit porté à la structure.

Seulement, la culture du voyage est un iceberg, il y a la partie qu'on voit et qu'on peut approcher et il y a la partie immergée qu'il faut se donner les moyens d'atteindre.

Le point plus ambigu et difficile à négocier étant que les références de la culture des gens du voyage ne sont pas les mêmes que celle du monde des gadjés.

La question cruciale est devenue comment faire le lien entre les deux ?

D'un point de vue gestion de cette structure, les règles des obligations ont été privilégiées, car le contexte légal était une condition sine qua non mais à côté de ça, s'il fallait promettre des gâteaux pour que le conseil d'administration ait lieu, aucun problème.

Nous nous sommes d'ailleurs très vite rendu compte que celui qui arrivait en nous disant qu'il n'avait que dix minutes à consacrer car il avait ensuite une partie de cartes et qu'il devait manger tout de suite sa part et bien, c'est souvent celui qui restait jusqu'à la fin et qui intervenait fréquemment.

Du point de vue des actions, l'activité d'insertion professionnelle étant le pôle principal, la réponse a été plus difficile et source des premiers conflits. Les activités devaient être obligatoirement soutenues par une émulsion transversale pour susciter la continuité de la participation. Là, les actions en faveur des femmes et des jeunes étaient indispensables.

C'est à ce stade que les premiers problèmes et confrontations ont été observés.

Les salariés supportaient mal et ne comprenaient pas cet aspect festif. Ils vivaient de leur point de vue, l'association comme un lieu droit du travail et entreprise, le reste était du gaspillage.

Pour l'institution qui s'était rapprochée par le biais de l'activité entreprise, le projet correspondant à leur besoin dans le cadre du PDI, les premiers instants ont été politiquement corrects et le brouhaha de la dynamique a été laissé en paix.

Ensuite est arrivée la notion de parcours et de progression dans le parcours.

C'est à cet instant que les premiers flous sont arrivés. Notre action avait été cooptée par les gens du voyage parce qu'elle répondait à leur besoin. Là l'institution demandait qu'on modifie le profil de l'action et par conséquent ses moyens.

Aussi nous avons essayé de réadapter, en gardant la place des gens du voyage, sauf que du point de vue budget, les charges s'en trouvaient considérablement augmentées.

Les moyens qui nous ont été donnés pour mettre en place et réaliser n'ont été à mon sens que des moyens de saupoudrage car il ne fallait pas s'engager définitivement et surtout pouvoir reculer très

vite car suspicion sur Association Départementale des Itinérants, qui plus est, jamais à la juste valeur de l'action proposée.

Malgré tout nous avons voulu faire la démonstration de la valeur de notre action avec une grande naïveté de penser qu'un jour nous serions un partenaire à part entière. Le compte de résultat s'est ainsi dégradé, nous avons piqué dans l'actif pour compenser et la structure s'est automatiquement fragilisée. Nous avons réclamé plus de moyens mais on nous a répondu de faire nos preuves, puis on nous a dit que nos activités de lien avec les gens du voyage coûtaient trop cher et ne faisaient pas partie du programme. Il fallait donc commencer à élaguer.

Un peu pris de court nous devions absolument trouver une réponse autre pour éviter la démobilitation, nous avons alors travaillé sur des actions subventionnées de type délégation des droits des femmes qui permettaient encore de laisser une place à tous ceux et toutes celles qui avaient porté le projet. Seulement ça n'a pas été suffisant et on nous a reproché de mélanger les conventionnements pour noyer des activités qui n'avaient pas lieu d'exister.

Les femmes ont quitté la dynamique, d'autres ont essayé de retrouver une place auprès des professionnels qui n'ont pas vu d'un bon œil leur contribution.

Ensuite la charge de travail s'est alourdie par des obligations de résultat qui ont nécessité encore plus de moyens que nous n'avions pas. On nous a répondu que le poste salarié gens du voyage était de complaisance et que c'était une dépense non satisfaisante. On nous a fait comprendre qu'il serait souhaitable d'éliminer ou de revoir le salaire.

Puis l'étape suivante a été consacrée à la mise en place d'une action écrite cette fois ci par l'institution et qu'on devait exécuter, en dehors de toute notre stratégie qui avait fait notre force.

Et dernière pièce du puzzle : démettre la direction de ses fonctions parce qu'elle continuait de défendre avant tout les gens du voyage et le projet associatif.

Nous sommes arrivés à ce moment à un point de non retour qui nous a obligés à entrer dans une phase de redressement.

Depuis l'institution est restée dans le déni de sa participation/contribution à la chute de l'organisme, se réfugiant derrière le sacro-saint aspect juridique et a continué d'affirmer que sous ces conditions bien à elle, elle était prête à continuer avec la structure malgré les difficultés.

Les gens du voyage désabusés de la place qu'on leur avait accordée et qu'on continuait de vouloir leur donner, ont décidé de la fermeture de l'établissement.

A vous tous qui travaillez avec eux, sachez les écouter mais sachez surtout les entendre.

La condamnation est sans appel, le Conseil d'Administration en a décidé ainsi, ADI fermera ses portes au plus tard au 31 Décembre 2006. Sans préjuger de la décision du tribunal qui va à nouveau délibérer sur la continuité ou non en ce 9 Mai 2006 et avec un avis favorable de l'administrateur pour clore l'exercice 2006 au dernier jour de l'année civile, les Gens du Voyage ont donné leur avis.

C'est avec beaucoup de regrets que j'ai accueilli cet ultimatum mais c'est aussi avec toute l'émotion que l'on peut imaginer que j'ai soutenu la réflexion sur 10 années d'un investissement broyé par une machine dont le clapet de la soupape de sécurité a été volontairement bloqué.

Je ne peux pas nier aujourd'hui que je ne suis probablement pas très objective car je suis en colère. Après qui, après quoi, tout simplement un ensemble de circonstances aggravantes qui au fil du temps a désarmé et démobilisé les meilleurs volontés.

Il n'est pas question pour moi de faire un procès d'intention avec au final un coupable mais seulement des constats lourds de conséquences.

Cette finalité avait été évoquée à maintes reprises, depuis déjà des années. C'est-à-dire à chaque fois que l'association a été élaguée dans son projet associatif sans tenir compte du pourquoi de sa raison d'être.

J'ai conçu le projet, les gens du voyage lui ont donné la vie par une forme associative dénommée ADI. Le temps l'a nourri d'un lait maternel qui a formulé sa compétence et son savoir être. Le partenariat a alimenté sa croissance et sa décroissance par des apports soient trop enrichissants, soient dépourvus des minima énergétiques. La machine politico institutionnelle a tout simplement utilisé, consommé plus exactement, sa valeur.

Je crois que le pire, c'est que c'est sous notre entière responsabilité pour ne pas avoir été suffisamment vigilant et avoir privilégié les pansements sparadrap sur de profondes entailles plutôt que de garantir l'enfant d'une protection renforcée et maillée d'un solide cadenas.

C'est effectivement aujourd'hui un lourd sentiment d'échec qui nous anime, ne pas avoir su défendre notre opinion, notre sérénité face à ce monde ou bientôt le genre HUMAIN n'aura plus de sens.

C'est aussi un sentiment de révolte contre cette société et son objectif 60% de bacheliers ignorants de la règle la plus élémentaire, savoir seulement proposer une respiration non calculée sans aucun enjeu de cupidité.

A titre posthume ADI va devenir le symbole de l'impossibilité à COMMUNIQUER, on ne pourra même plus parler de volonté.

Son idéologie a été réduite à une peau de chagrin, kleenex utilisable et jetable.

Quand j'essaie de repenser à toutes les heures de patience dont il a fallu s'armer pour seulement appréhender le contexte de la structure, pour cette population qui ne reconnaît que celle de la cellule unitaire et majoritaire.

Quand je profile tous les chemins détournés qu'il a fallu jalonner pour booster tout simplement l'envie de participer.

Quand j'imagine toute la salive qu'il a fallu produire pour dédramatiser les sources de méfiance envers cette Dominante Gadgé.

Quand je, quel gâchis.

J'ai donné mon cœur et mon âme pour porter l'intérêt d'une alliance politiquement correcte. J'ai été vidée de ma capacité pour avoir voulu convaincre.

J'ai supporté la suffisance des expertises dénuées de toute humilité.

Les gens du voyage ont osé franchir la barrière du défendu.

Les gens du voyage ont été modifiés pour satisfaire aux règles de la passivité complaisante.

Les gens du voyage ont été pillés de leur minute de silence.

Les partenaires ont été correctement passifs et surdimensionnés dans le « mignonisme ».¹

Les partenaires ont gagné la course à l'échalote du plus grand fiasco d'interactivité entre une dimension collective et un vaste chantier dont les fondations sont revues et corrigées à chaque changement de majorité. Les partenaires ont été « gaspillés » de 10 années sans suite.

ADI se résume tout simplement aujourd'hui à une gestion bradée aux seuls éléments financiers, dont la perte ne se situe pas au niveau des deniers sonnants et trébuchants mais bien au niveau de la contribution volontaire.

Concevoir, mettre en place et animer une telle structure relève, maintenant on le sait, de l'impossibilité à partager un territoire et à y vivre en harmonie avec le temps et l'espace. La couche d'ozone est déjà béante pour cette population.

Ouvrir le débat selon un mode contradictoire sur ce qu'on attend réellement de cette culture, et surtout accepter de comprendre que le destin est plus fort que l'avenir, est peut être la seule chance pour ADI de ne pas être classée au rang des oubliettes de l'action, pire que le posi/néga, sans vide sanitaire.²

[RETOUR](#)

Christine ADAM
adam.christine@wanadoo.fr

[RETOUR](#)

¹ (vocabulaire purement inventé pour ironiser leur façon de nous borner à : ils sont mignons et surtout il faut qu'ils le restent)

² (posi/néga est chez nous l'obligation de résultat positionné obligatoirement dans le positif ou dans le négatif sans aucune autre alternative plus réaliste.)

LES KALTZ EN FAMILLE



Devant le succès du JTV (Journal Télévisé des Voyageurs) tourné par Régie Môme (Association pour l'éducation à l'image) en 1995, l' ADAGV (Association Départementale Action pour les Gens du Voyage du Loiret) décide en 2005 de financer à nouveau un projet de film en partenariat avec l'école d'adaptation d'Orléans.

Chantal DUBREUIL et Christophe FRAUDIN reviennent sur le terrain 10 ans après avec des principes de travail inchangés : professionnalisme et co-animation avec les responsables des groupes d'enfants qu'ils animent.

L'aventure commence par une première réunion au CLSH (Centre de Loisirs sans hébergement) de l'ADAGV au cours de laquelle le projet est présenté : Réaliser un documentaire fiction montrant la vie quotidienne sur l'aire d'accueil d'Orléans.

Puis les enfants vont commencer à imaginer l'histoire à l'école. Pour se faire Chantal utilisera la technique de la simulation globale : imaginer une famille, décrire les personnages, leur caractère, leurs activités, leurs relations.... Les enfants participent activement et découvrent la première étape d'un film : *le scénario*.

En parallèle, Christophe initie un autre groupe à *la technique* : manipulation du matériel, connaissances des différents plans...

De retour au CLSH, c'est une rencontre avec les adultes parents et sédentaires travaillant sur le terrain pour une présentation de l'histoire proposée par les enfants avec ouverture sur la critique, et la modification de certains points.

Ces éléments seront pris en compte par les enfants au moment de l'écriture du scénario et découvriront la pertinence et la permanence de l'écrit.

Viendra *le casting* puis *le tournage* au cours duquel tout le monde participe : enfants, adultes du voyage comme les employés de l'AggIO de l'ADAGV ou de l'école.

Le film sera monté en deux parties :

La famille KALTZ quitte REIMS après les vendanges et se rend pour la première fois à Orléans car un mariage se prépare. La famille s'installe sur l'aire d'accueil.

La fille aînée de la famille emprunte la caméra du CLSH et part sur le terrain à la rencontre des gens qu'elle interview et qui parlent de leur vie quotidienne.

Le film sera présenté au festival CARAMBOLIMAGES le 6 juin 2006.

En vente 5€ à ADAGV Route d'Ardon 45072 Orléans cédex 02

0238250500

Doune CHASTEL
doune.chastel@wanadoo.fr

[RETOUR](#)

[RETOUR](#)

CONFERENCE

Récemment, en février, sur Rennes, j'ai assisté à une conférence sur les Gens du voyage en Irlande.

C'était très intéressant et j'y ai retrouvé des caractéristiques qui sont communes avec celles des Voyageurs qui vivent sur la Bretagne. Ce qui amène souvent les personnes à s'interroger sur la réalité "du voyage" pour ceux-ci étant donné qu'on ne perçoit pas une "sensibilité" tsigane marquée.

Les voyageurs irlandais sont historiquement issus du peuple irlandais.

Avant de vous envoyer ce document, j'ai soumis mon brouillon à Owen Mac Carty, enseignant irlandais, qui connaît bien cette population et que certains d'entre-nous connaissent pour l'avoir rencontré lors de séminaires en rapport avec la scolarisation des enfants du voyage.

Qu'il soit remercié de sa contribution !

Les Gens du Voyage en Irlande

Ils se désignent eux-mêmes sous le nom de PAVEE mais préfèrent celui de TRAVELLERS.

En matière de statistiques :

Dans ce pays, selon les données officielles de 2002, on recense 24000 Travellers (soit 5541 familles), ce qui équivaut à 0,6% de la population.

Ils se sont déplacés des campagnes vers les villes.

Ils se répartissent comme suit :

1/4 sur Dublin, 1/4 dans les grandes villes (Cork, Limerick, Galway ...)

Les hommes et les femmes vivent respectivement 10 et 12 années de moins que la population irlandaise.

La mortalité infantile y est 2,5 fois plus élevée.

Dans 17% des cas, les Travellers ne sont pas acceptés par les médecins à cause de leur origine ou parce qu'ils recourent à la carte médicale.

Aujourd'hui, la situation n'a guère évolué. Il convient cependant de reconnaître que parmi les Travellers certains sont riches et s'en tirent très bien.

En matière d'hébergement:

Dans les années 1950, ils vivaient sous tente.

Puis ils sont passés à la roulotte.

Les Travellers pratiquent un nomadisme de commerce.

De ce fait, ils se déplacent dans 5 à 6 Comtés autour d'une base.

1000 familles stationnent au bord des routes dans l'attente d'un terrain.

1400 sont stationnés sur des terrains disposant de commodités (douche, coin-cuisine ou lessive)

dont 400 sur des terrains temporaires.

545 vivent dans des maisons spéciales Travellers;

2613 habitent dans des HLMs.

En 1995, le gouvernement irlandais a reconnu qu'il fallait leur mettre à disposition :

2000 unités spécifiques, 251 ont été réalisées en 2003,

500 maisons contre 151.

Pour la conférencière cette disparité des réalisations traduisait une priorité accordée à l'habitat en dur, prélude à une intégration. Précisons que les autorités doivent aussi subir le refus des sédentaires d'avoir une aire d'accueil sur leur territoire.

Si les Travellers ont rejoint ce type d'habitat, le bilan est loin d'être positif, en matière de sédentarisation.

En 2002, des lois strictes ont été promulguées contre l'occupation des propriétés publiques ou privées par ces Voyageurs :

- peines de prison d'un mois,
- confiscation du véhicule.

En 2003, on a procédé à 80 expulsions.

En matière d'éducation:

A peu près 100% des enfants d'âge primaire sont scolarisés, soit 5500 élèves.

Par contre seulement, 1605 ont rejoint le collège (soit 40%).

62 ont atteint le lycée et 15 les études supérieures.

En matière de travail :

Les Travellers produisaient des articles pour la vente : fleurs de papier, seaux, cuillères, objets en étain (dont des violons).

Maintenant ils vendent essentiellement.

Sur les marchés ils représentent 20% des marchands.

Ils participent aussi aux travaux saisonniers.

Ils exercent en famille.

Leur activité est flexible de façon à pouvoir s'adapter aux goûts du moment des clients.

En 2002, le chômage touche 73 % d'entre eux contre 9% pour le reste de la population.

La plupart n'a pas de qualification.

Ils sont victimes du racisme.

De ce fait ils sont contraints à cacher leur identité propre lors de la recherche d'un emploi comme dans l'exercice de celui-ci.

En matière de culture :

Leur culture se manifeste au travers de leur propre manière de voir la vie, dans leur façon d'élever leurs enfants.

Traditionnellement, les femmes portaient, notamment, des vêtements ainsi que des coiffures spécifiques : plaids, châles, coupe de cheveux,...

Petit détail, les femmes arboraient une "poche" décorée de perles ou boutons reçus des Travellers rencontrées au hasard des routes.

De tradition catholique, à leur manière, les Travellers assistent aux pèlerinages.

Ils recourent aux remèdes traditionnels.

En Irlande, contrairement à l'idée reçue, on y parle, effectivement, trois langues : l'anglais, le gaélique et le CANT ou GAMMON, langue que les Travellers utilisent pour se distinguer des "sédentaires". Cependant, précisons que chaque communauté ne parle qu'une langue et quelques mots d'une seconde et que seuls quelques Travellers parlent encore le Cant.

En matière de musique :

Par le fait de leur itinérance, les Travellers, autrefois, transmettaient les chansons et airs d'un endroit à l'autre du pays.

Ainsi, lors des veillées, les sédentaires étaient accueillis.

C'était le cadre dans lequel se transmettaient les nouvelles, comme celles des décès.

Les Travellers exerçaient comme musiciens professionnels.

Ils se manifestaient sur les marchés ou dans le cadre de fêtes.

Comme ils cherchaient à être écoutés et reconnus, ils se sont efforcés de jouer en extérieur (en dehors de pubs) ou de développer leur style propre : rapidité d'exécution, jeu de la uilleann-pipe debout,...

Artisans, ils produisaient des violons en ... étain (matériau qui avait la fonction qu'aujourd'hui on accorde au plastique, c'est-à-dire d'être bon marché)

En deux heures on peut en fabriquer un.

Ces violons ont aussi l'avantage d'être moins bruyants.

Enfin, il y a lieu de relever que de nombreux musiciens renommés en musique traditionnelle étaient issus de cette communauté.

Jean – Pierre MARQUER
jpmcll@tiscali.fr

FILM

Pavee Lackeen, la fille du voyage.

Le film coup de cœur du mois de mai.

Un film irlandais de Perry Ogden avec

Winnie Maughan,

Rosie Maughan,

Paddy Maughan,

Brian Dignam....

Genre : Drame-

Durée :1H27mn.

Winnie vit avec sa mère, ses frères et sœurs dans une caravane de la zone industrielle de Dublin.

Elle est exclue de l'école après une bagarre, elle erre dans la ville.

Sur le terrain se succèdent les assistants sociaux, la médiatrice, la police, la mairie, les fausses promesses, les vraies, de ceux qui ne peuvent empêcher l'expulsion.

Famille, mère, fratrie, confiance, méfiance, pauvreté, fatalité, tendresse, dignité rêves... pourraient être les mots clefs de ce docu-fiction.

Une des scènes touchantes du film :

Au début quand Winnie va chercher de l'eau, elle ouvre le robinet et le ferme consciencieusement.

Ensuite l'eau il faut la trouver s'en « emparer » et arracher le tuyau derrière la clôture.....

Ce film évoque le quotidien d'une de ces familles de gens du voyage des « Irish travellers »

qui sont en fait une minorité indigène de la société irlandaise marginalisée et rejetée depuis des siècles.

Ce film social est interprété par des acteurs non professionnels, il nous touche par sa justesse son authenticité et l'émotion qu'il suscite.

A VOIR ABSOLUMENT

Josiane MICHON-AGUEFF

jmichon_agueff@yahoo.fr

Marie-Pascale Baronnet vous recommande ce site :

➤ <http://www.commeaucinema.com/news.php3?nominfos=51994>

Marie Pascale BARONNET
jean-paul.baronnet@wanadoo.fr

[RETOUR](#)

Petit récit sans prétention d'une jeune enseignante

Petit récit sans prétention d'une jeune enseignante arrivée par hasard à l'école des Cormorans, Caen, Normandie.

En juin 2005, j'ai appris ma nomination à l'école « les Cormorans » située dans un des quartiers difficiles de Caen.

Après un premier contact téléphonique pris avec mes futures collègues de maternelle, me voici donc sur les lieux pour une première visite.

L'école maternelle est grande, entourée d'une immense cour, les locaux sont un peu vétustes mais rien d'affolant... « Il n'y a plus que trois classes maternelles et nous avons fusionné cette année avec l'école élémentaire. La directrice est la maîtresse de la classe unique CP-CM2 ».

Nous voici donc parties pour rencontrer la directrice dans son bureau. Un rapide bonjour, des présentations succinctes et nous voilà de retour à la maternelle. La directrice nous rejoint.... « ah, t'es pas au courant...on fonctionne le mercredi matin et l'école accueille les enfants des voyageurs...le terrain est juste à côté »...

Et voilà comment l'aventure commence : je ne connaissais rien des voyageurs et de la culture tsigane mais en quelque mois, j'ai découvert des enfants d'une richesse incroyable, une nouvelle façon de vivre et une culture loin des clichés que j'en avais. Bien sûr, les pratiques pédagogiques à employer doivent être adaptées, les relations avec les parents ne sont pas les mêmes qu'avec les gens dits « du quartier » et chaque jour amène son anecdote...

Deux petits exemples de mésaventures : une maman (du terrain) m'amène son petit K de deux ans et demi...je la connais un peu cela fait un ou deux mois que la rentrée a eu lieu. « Surtout, le soir, vous ne le donnez à personne d'autre qu'à moi ! même pas à son père ! »



« Pas de problème Madame, ne vous inquiétez pas, je n'irais jamais confier votre enfant à quelqu'un sans votre autorisation »...la journée passe et il est seize heures...Les enfants sont sur le pas de la porte de la classe, le petit K juste à côté de moi. Une dame s'avance vers moi, prend K par la main et part avec. « Excusez-moi Madame, je ne peux

laisser K qu'à sa maman ! » « Ben j'suis sa grand-mère ! et ya pas d problème avec ma fille, j'le prend »...pas le temps d'attraper le téléphone portable pour appeler la maman, la grand-mère tire K à elle et commence à partir ! J'appelle l'ATSEM pour qu'elle gère la sortie et me lance sur les pas de la grand-mère et là...qui vois-je cacher dans un petit coin du hall ??...la maman de K !!! Elle arbore un grand sourire et je lui lance « c'est votre maman qui part avec K ????? » « Oui Madame, mais j'voulais voir ce que vous alliez faire, si vous alliez l'donner à n'importe qui...j'suis contente, vous vous êtes pas fait piéger. C'était juste un test. »

Et voilà, premier test pour la nouvelle maîtresse gadji... On ne va pas reprocher à ces mamans de tenir à leurs enfants comme à la prunelle de leurs yeux mais ce genre d'aventure est tout de même un peu déstabilisant !

Deuxième petite anecdote:

SRC est Directrice depuis 14 ans de l'école des Cormorans. Elle mène sa barque de main de maître et son charisme est à toute épreuve... Sauf la grippe... Une semaine d'absence avant les vacances de février et un plongeon dans un autre monde pour nous trois, enseignantes de maternelle (avec, pour la plus ancienne, 5 ans d'expérience aux Cormorans), loin de s'imaginer les turpitudes de la vie d'une directrice aux Cormorans.

8h00 SRC nous appelle. Absente pour une semaine. Pour ne pas rendre trop périlleux le travail du remplaçant, nous prenons la décision de lui confier plutôt une des classes de maternelle et de nous relayer dans la classe unique de SR. Les enfants nous connaissent.

8h30 Nous nous organisons dans le bureau de la direction. Deux familles (voyageurs) arrivent pour inscrire deux élèves à l'élémentaire... trop de déboires avec ce début de matinée, nous sommes pris au dépourvu et les envoyons d'abord à la mairie. De plus, il y a piscine pour les grands et il faut s'organiser.

Heureusement, la collègue qui va se charger de la classe de la directrice y intervient déjà régulièrement (dans le cadre du décloisonnement) donc c'est « moins » compliqué.

Arrivée du remplaçant à la maternelle. Explications de la situation aux parents qui ne comprennent pas trop ce qui se passe et sont méfiants. On rit, on explique simplement, le message passe...

12h00 les deux familles reviennent avec l'inscription faite à la mairie. Nous nous installons pour remplir les fiches de renseignements... Pas de cahier ni de livret de suivi pour la première élève... âge du CE2 mais ne sait pas lire. La seconde a ses cahiers, niveau CM1 mais ne sait pas lire non plus. Elles doivent suivre le cours d'anglais avec moi mais n'en ont jamais fait... comment les raccrocher au projet de correspondance mis en place depuis 1 mois ???

Le père de V me dit qu'elle en a déjà fait... V baisse la tête... le père « ben, t'en as d'jà fait d'anglais... t'as pris anglais comme j't'ai dis »... V « Non, j'ai pris espagnol... » « QUOI, ESPAGNOL, non mais ça va pas ma fille !! t'es bonne a rien, j't'avais dis d'prendre anglais !!! et ben ma p'tite maintenant t'assumees !!! »

Le père est furieux, m'accompagne dans le couloir pour voir la classe d'anglais « Bon, Madame, j'suis pas raciste mais ma fille, elle f'ra pas d'espagnol... vous la prenez en anglais »

13h20 Appel de l'école maternelle. La maman de T, Toute Petite Section, vient la mettre à la sieste. Je pars rapidement pour la maternelle et explique pour la troisième fois à la maman de T que les tout petits ne sont accueillis à la maternelle qu'après une période d'un mois de fréquentation le matin et qu'en plus, le port des couches n'est pas admis à l'école.... « peut pas la mettre le matin, y s'levont à 11h ?? comment j'fais moi ?? et pis j'ai des choses importantes à faire là... ya l'coiffeur... les

couches, j'peux lui enlever, c'est juste comme ça... » ... Garder son self-contrôle et ré-expliquer... La maman ne semble pas contente, elle laisse sa grande (moyenne section) et repart avec la petite sous le bras.

Retour à l'école élémentaire pour l'anglais avec les cycle 3. Mise en place des activités avec ceux qui sont déjà dans le projet... je prends les deux nouvelles + 1 autre élève arrivée la semaine précédente. « Pourquoi apprend-on l'anglais à l'école à votre avis ?... » pas de réponse. Je distribue à chacune une carte du monde avec les pays anglophones... Les regards se perdent sur ce « dessin »... « Vous avez déjà fait un peu de géographie ? » ... silence...

ML « ahhh oui avec les pays tout ça !!!! hé toi, t'as d'ja fait un peu de CE2 »

R « oui 2, 3 s'maines »

ML « Ben alors t'en a d'ja fait !! »

R « j'chais pu moi ! ça fait longtemps j'a été à l'école !! »

Moi « Bon, les filles, vous savez lire un peu ? »

ML « non, j'sais pas mais j'adore écrire ! ma maîtresse à l'autre école, elle me donnait des trucs vachement long à écrire à l'ordinateur ! c'était super !! »

Moi « Et tu comprenais ce que tu écrivais ? »

ML « Non mais j'adore taper sur les ordinateurs alors j'men fiche !! »

.... Bon..... aller, on va retrouver les autres et on va faire un petit jeu en anglais....

15h00 reprise normale à la maternelle... sauf que L (moyenne section) a disparu de sa classe... on la retrouve dans les toilettes des petits... le balai et la serpillière à la main... les 20m² des toilettes sont toilés !! « maman, elle nettoie bien la campine pareil !! »

16h00 fin de la journée... on remplit les fiches de renseignements pour l'inspection... enfin on essaie parce qu'il nous manque la moitié des docs demandés (certif de radiation, nom de l'ancienne école,....)

On positive, on va y arriver et, ya pas à dire, ça met du piment dans les journées quand la directrice n'est pas là !!

Julie NOEL
julie.noel2@laposte.net

[RETOUR](#)

Apprentissage du langage oral et accès à l'écrit

Livre : *Apprentissage du langage oral et accès à l'écrit.*

Travailler avec un chercheur dans l'école

Sous la direction de : Emmanuelle Canut

La maîtrise du langage oral est la clé de l'accès à l'apprentissage de l'écrit. Un enfant qui entre au CP (cours préparatoire) doit donc maîtriser la langue française. Mais de quelle maîtrise s'agit-il ? Que peuvent faire les maîtres (démarche et dispositifs) pour favoriser le développement du langage chez leurs élèves (et donc prévenir l'échec scolaire) ?

Pour apporter des réponses, une école de ZEP (zone d'éducation prioritaire) a suivi des élèves de la maternelle au CP, en prenant part à une recherche-action-formation. Des procédures et des outils en sont nés : réorganisation de l'espace et de la gestion du temps, ateliers, dédoublements de groupes pour permettre des interactions langagières individuelles, développement de l'autonomie des enfants, multiplication des échanges entre classes, création d'outils d'évaluation...

Ce livre thésaurise en quelque sorte ce savoir constitué et validé. Rédigé par les acteurs de la recherche, il est, à sa manière, un manifeste. Il démontre qu'aidée par des chercheurs, l'école crée du savoir, que ses maîtres peuvent devenir plus savants, voire d'authentiques enseignants-chercheurs. Ce livre est un remarquable outil pour aider les équipes à mettre en œuvre les programmes de l'école primaire.

Public : professeurs des écoles

Réf. : 800B5288 ; 239 pages

Prix : 15 euros

Emmanuelle Canut est maître de conférences en Sciences du langage à l'université de Nancy 2 et membre de l'Association de formation et de recherche sur le langage (Asforel).

Pour en savoir plus, sommaire et extraits en téléchargement... :

http://crdp.ac-amiens.fr/productions/accueil/acc_apprentis_lang_o.htm



Album étudié

C'est moi le plus fort

Mario Ramos

Propositions d'activités (maternelle)

Il s'agit ici d'un répertoire d'activités parmi lesquelles il conviendra de choisir pour réaliser une étude d'album dans la classe.

Les différents points présentés dans la grille ne présument d'aucune chronologie imposée. Les compétences ne se construisent pas séparément mais font système.

Dans une classe à plusieurs niveaux, ou dans une classe à cours unique avec des groupes hétérogènes nécessitant une différenciation, on pourra exploiter parallèlement les différents niveaux de compréhension présentés dans la grille ci-dessous.

Propositions de dispositifs de présentation :

- Lecture in extenso, texte et images étant lus conjointement, à plusieurs reprises : lectures offertes, l'album sera bien connu de tous avant une exploitation didactique (PS)
- Dévoilement progressif, texte et images sont lus conjointement : mise en évidence de la structure répétitive, anticipation (MS/GS)
- Dévoilement progressif, sans les images : texte légèrement modifié (→ les noms des personnages rencontrés sont occultés), travail sur l'identification d'un personnage dont l'identité est dévoilée de manière non explicite (GS)

Lecture, compréhension et interprétation

Niveau 1 : l'explicite textuel

La compréhension globale

- Le paratexte : exploitation possible des 1^{ère}, 2^{ème} et 4^{ème} de couverture, description, le titre pouvant être donné d'emblée ou non → retenir le titre, le nom de l'auteur
- Les personnages : les repérer, les nommer, les lister / identifier le personnage principal : qui est-il ? son questionnement ?
Affiche-outil : liste des personnages (utilisation d'un code couleur → personnages sur affiche jaune par exemple) / album des personnages → porte-documents au coin bibliothèque / cartes-personnages
- Choix des mots ou expressions à retenir (affichage à créer avec les élèves → couverture / personnage principal / mots ou expressions à retenir + image correspondante)
- Elaboration d'un 1^{er} axe narratif orienté à l'aide des illustrations des personnages rencontrés : l'axe affiché permet aux élèves de visualiser l'ordre des rencontres. On pourra y revenir souvent pour retrouver qui le loup a rencontré avant... après..., quel personnage est caché sur l'axe, etc.
- Le lieu : la forêt → on peut créer les mêmes outils que pour les personnages (affiche, album, cartes...). Code couleur pour les lieux → vert

- Le système des personnages :
 - Le loup, personnage central : de rencontre en rencontre il pose toujours la même question « Qui est le plus fort ? ». Attitude et réactions de plus en plus fortes au fil des rencontres (texte et image) → « *C'est moi le plus fort... Je suis le plus féroce, le plus cruel ! C'est moi le Grand Méchant Loup... Je suis la terreur de ces bois... C'est moi le plus grand des méchants...* » à comparer avec la dernière page « *Moi ? Moi... moi, je suis le gentil petit loup* ». Il montre son vrai visage alors qu'il est contrarié par « *l'espèce de petit crapaud* »
On pourra caractériser le loup, le comparer à d'autres loups connus → établir sa fiche d'identité
 - Les personnages rencontrés et leurs désignations par le loup : réfléchir à l'effet produit quant aux relations entre les personnages / et sur le lecteur
Successivement : le lapin → « *belles oreilles* » ; le Petit Chaperon Rouge → « *mouchette* » ; les Trois Petits Cochons → « *les petits dodus* » ; les sept nains → « *les zinzins du boulot* » ; le petit dragon → « *horrible chose... pauvre gargouille... misérable artichaut... tête de lard* » à comparer avec le texte du croquis (en ligne sur le site de l'auteur) → « *espèce de petit rien du tout, minable petite verdure, poussière verte, stupide gargouille ailée, misérable petit nain vert, dragon de pacotille* » ; identification de personnages de contes classiques
Rencontre du petit dragon et de sa maman : retournement de situation, « dérapage » de la répétitivité → « *Tout est relatif ! ça dépend à qui on se compare !* »
 - Prendre en compte l'illustration très expressive qui explicite souvent les non-dits et vient ajouter sa propre note humoristique ; et plus particulièrement, avec de jeunes enfants, analyse de la dernière image → explication visuelle uniquement
 - Comparaison de la situation finale et de la couverture (illustration et titre)
 - S'interroger sur le rôle de l'oiseau
- Complexifier l'axe narratif élaboré au niveau 1 en mettant en évidence :
 - la structure narrative (situation initiale → un loup part à l'aventure, son but étant de vérifier ce que l'on pense de lui / péripéties → séquences parallèles, rencontres successives du loup, jeu de questions-réponses, encouragements pour sa quête / situation finale : une dernière rencontre très différente des autres, retournement de situation)
 - la structure répétitive (dans le cas d'un dispositif de présentation par dévoilement progressif, on pourra s'interroger, au moment de la 3^{ème} rencontre (petits cochons), sur ce que l'on va trouver sur la double page suivante → justifier en se référant aux 2 premières rencontres)
 - quelques connecteurs placés sur l'axe : « *un jour... alors... ensuite... un peu plus loin... c'est alors...* »
 - donner des titres aux différents moments
- Texte très dialogué qui permet une mise en scène théâtrale avec des dialogues spontanés tout en respectant la structure du texte

- **Choix narratif :**
 - Etude du schéma narratif → structure simple et répétitive intéressante pour le rythme et l'anticipation
 - Lexique utilisé par le loup pour se qualifier / pour désigner les autres personnages

- **Choix culturel :**
 - Découverte d'un auteur/illustrateur → Mario Ramos : autres albums, site de l'auteur <http://www.marioramos.be/> → voir entretien avec l'auteur, ce qu'il dit de son livre, les croquis
 - La structure répétitive (voir site de Bernard Devanne → <http://perso.wanadoo.fr/livresenreseaux>)
 - Le personnage du loup dans la littérature : comparaison avec ceux déjà connus, apport de nouveaux albums mettant en scène des loups et permettant de faire évoluer la représentation des élèves. Pour rechercher des livres sur le personnage du loup, voir le site www.ricochet-jeunes.org et effectuer une recherche par thème.
 - Relecture des contes traditionnels convoqués dans l'album → imaginer d'autres rencontres avec des personnages d'autres contes

- **Choix idéologique :**
 - Débat autour de valeurs universelles : questionnement sur les relations entre les personnages, les interactions
 - Notion de point de vue

Niveau 3 : l'implicite fondé sur les schémas du lecteur

- Y a-t-il des personnages plus importants que les autres ?
- Que penses-tu du loup au début de l'histoire ? A la fin de l'histoire ? Correspond-il à l'idée que tu te faisais d'un loup ?

A la fin d'un jour sombre de décembre, j'ai reçu un coup de téléphone. C'était Luiz, vieux complice d'aventures littéraires dans les marges de la société. Avec sa voix suave et son enthousiasme qui nous fait rêver à une invitation au Carnaval de Rio ou à un cocktail de fruits sous les palmiers, c'est un homme à qui on ne peut pas dire non. Et pourtant, je le sais bien, depuis des années il met en contact des auteurs avec des populations pour lesquelles le livre est un O.V.N.I., l'écriture un luxe, voire une ineptie. Et le terrain d'action de Luiz n'a rien à voir avec un circuit touristique sous les Tropiques. C'est la Picardie, où semble depuis longtemps se concentrer bon nombre de souffrances.

« Dorothee, ça te dirait de rencontrer des gens du voyage ? »

Un monde, les manouches dont j'ignore pratiquement tout, une démarche humaine, l'écriture au final, peut-être. Je suis irrésistiblement mise sur orbite. J'accepte. Sacré Luiz !

Il me prend pour wonderwoman ou quoi ? Et en plein hiver en plus.

Je suis curieuse, exaltée, tétanisée, toute chamboulée. J'y vais. Paraît que je suis attendue.

C'est à Compiègne, de sinistre mémoire comme disaient les médias commémorant la libération d'Auschwitz.

Je prends contact avec Christophe, l'animateur devant m'accompagner durant ces rencontres.

Nous nous sommes mis d'accord sur les dates et les horaires. J'ai appris que je verrais des femmes « sédentarisées » sur un terrain municipal. Christophe travaille là depuis des années, il est le lien entre les administrations et les gens du voyage. Il y met du cœur. Il a tenté d'initier des activités collectives ou des rapports personnels qui ont parfois capoté faute de relais, de moyens, de reconnaissance.

J'appréhende l'inconnu. J'ai connu les jeunes rebelles de banlieue, les classes dépotoirs où l'illettrisme et l'irrespect résistent à presque tous les traitements institutionnels. J'ai longuement fréquenté les délinquants, criminels et les handicapés sociaux ou mentaux. J'en ai vu de toutes les couleurs de tous ceux qu'on juge, encadre, surveille, contraint. J'ai aimé chacun et chacune de ceux avec qui j'ai pu entrer en relation. Tous m'ont fait grandir en grandissant eux-mêmes. Mais les gitans n'entrent dans aucune case de référence. Ils ne sont ni là ni ailleurs, ni sans papiers ni intégrés, ni voleurs, ni travailleurs, ils sont à côté. Tout à côté de nous, ils sont cachés. Je vais vers des êtres sans noms. Pas sans foi ni loi. Les invisibles, les indésirables.

L'hiver était clair et sec, comme les arbres effeuillés aux silhouettes noires, hiératiques dans les forêts. Au détour de plusieurs routes hors la ville, une longue et triste impasse. A l'entrée un simple panneau en contrebas « terrain des voyageurs » ou quelque chose d'approchant. A gauche, on suit

comme une jolie pente en campagne, à droite on aperçoit une, deux, des dizaines de caravanes à touche-touche enfoncées dans l'ex-décharge publique. La route s'arrête net. Il faut tourner à droite, entrer dans le camp. La honte est tangible, suffocante. Des hommes, des femmes, des enfants vivent là, dans la boue, avec des chiens et des rats. Ils sont environ quatre cents à survivre là des puis des années, des dizaines d'années même. Sans envie de rester parqués hors de route, loin du monde des *gadjé*. Sans possibilité de repartir. Ils sont à la fois nés en France depuis plusieurs générations et étrangers depuis la nuit des temps.

La plupart n'ont que les allocations, les pensions de retraites pour les plus âgés pour tout revenu. Quelques hommes, encore jeunes, à ma question : « Et pour l'argent comment vous faites ? » répondent avec un demi-sourire « On se débrouille ». Rapines, ferrailles, travail au noir, oui chacun se débrouille, mal en général. La pauvreté devient misère dans les corps et les âmes. Et les plaintes exaspérées des femmes en sont l'écho. « Les poubelliers ne passent plus, c'est dégoûtant. » Effectivement, les ordures débordent des containers et se répandent en immondices sur le sol. J'imagine que la puanteur doit être plus insupportable quand viennent les premières chaleurs.

« Les mômes, c'est pas qu'on veut pas les mettre à l'école mais si on a pas de voiture, comme y'a pas de car... on les garde ici... C'est la faute à Sarkozy. On n'y peut rien » Qui leur a dit que leur sort était lié à Sarkozy ? Le fatalisme comme le sentiment d'abandon sont antérieurs et effrayants.

Il est vrai que tout concourt à la mort sociale et culturelle des voyageurs.

A la suite de Christophe, je suis entrée dans le préfabriqué pompeusement appelé « bureau ». L'endroit est exigü et en piteux état. Nous passons dans la salle de réunion, plus gaie avec aux murs des abécédaires en couleurs et des dessins d'enfants.

Nous avons disposé des chaises autour de la table. Christophe à l'aide d'un porte-voix a averti les femmes intéressées du début de la réunion. Il a préparé du café, des gâteaux secs. J'étais intimidée. Les quelques femmes qui ont passé la porte l'étaient aussi.

Ni elles ni moi ne savions vraiment à quoi rimait cet entretien. J'étais assistante sociale, je pouvais transmettre une réclamation à la caisse de retraite ? J'étais journaliste, j'allais faire un film où l'on montrerait le camp tout propre pour la campagne du maire et ensuite cela redeviendrait pire crasseux ? J'étais une dame de la ville, une riche, une sorte de bonne soeur qui vient voir les pauvres ? J'étais écrivain, écrire non seulement elles savent à peine le faire dans la vie quotidienne mais qu'il y ait des gens qui vivent en racontant des histoires, les histoires des autres en plus, c'est carrément louche ! Il y a des points communs, et de taille, nous sommes des filles, des femmes, des mères, des rêveuses, des batailleuses du quotidien, des sentimentales désespérées et pragmatiques à la fois. Notre relation s'est construite sur nos affinités, nos conversations, nos confidences, nos fous rires au-delà de nos différences. C'est en leur nom et à leur demande que je témoigne de notre rencontre aujourd'hui.

Nathalie, sa jumelle Sonia, leur tante, ont été les premières à s'asseoir autour de la table. J'ai demandé comment était la vie d'avant, celle du voyage. Les trentenaires ne l'ont pas connue. La tante, Catherine, elle, regrette le bon temps, le ménage uni du vivant de son mari quand elle sillonnait les routes de France de marchés en marchés. « C'était mieux que maintenant, on était libre et heureux. » Elle a des idées bien arrêtées sur ce que devient sa communauté : »Maintenant on voit des femmes en pantalon ! Des femmes qui conduisent ! Des femmes qui quittent leurs hommes et même leurs enfants, ça c'est impardonnable. »

Les sœurs baissent la tête. Catherine s'en prend sans ménagement à la décadence morale des gitans, surtout des femmes. « Y a plus de valeurs, de mon temps on travaillait, on aimait son homme, on le servait, on élevait tous les enfants que Dieu nous donnait, on avait la liberté et le bonheur en famille... De puis qu'on peut plus bouger on n'a plus autant de fierté dans les caravanes. »

Catherine me regarde. Je ne peux pas comprendre. Ses nièces ne bronchent pas. Effectivement ses propos m'excluent. Je suis *gadji*, pas manouche, étrangère. « Ma soeur elle est partie avec un *gadjo* en laissant ses gosses derrière elle, douze gosses. Si elle se représentait maintenant, les hommes lui feraient son affaire ! »

- Tout de même c'est votre sœur.

- Une femme quitte pas ses enfants, elle peut bien être morte pour moi c'est pareil. Vous croyez pas ?

Catherine est intraitable sur la famille. Elle veut savoir ma situation. Divorcée. Je suis jugée sans appel. Elle ramasse son châle sur ses bras nus, sa robe fleurie vire légère autour de son corps de soixantenaire vive et droite tandis qu'elle se lève. Elle n'a plus rien à dire. Elle part en emportant les secrets de sa vie derrière son attitude de reine incomprise qui agace ses nièces. Pourtant le drame est là.

Nathalie murmure presque honteuse :

- Moi, j'aimerais savoir où est ma mère, elle m'a manqué, si je pouvais la retrouver...

Sonia est plus catégorique.

- Moi, je m'en fous, j'ai pas envie de la revoir, j'ai fait ma vie.

Nathalie et Sonia ont 32 ans, mères de famille très jeunes, le fils aîné de Nathalie a dix-huit ans. Il paraît que c'est un excellent guitariste autodidacte. Les différences entre elles sont visibles, l'une pèse le double de l'autre. L'une est veuve, l'autre aime s'amuser avec son mari.

Je remarque que les absents, hommes décédés, femmes disparues ne sont jamais nommés. Ces femmes que je rencontre sont orphelines, veuves, elles disent mon homme, mon mari, même si aucun papier de la République ou de l'Eglise n'en atteste, elles sont dans le regard, le pouvoir, des hommes, pères, frères, oncles, maris. Quand une orpheline devient veuve à 29 ans le fils aîné prend la place autoritaire de l'homme.

Je quitte le camp avec Christophe. Il me raccompagne à la gare. Je suis abasourdie, épuisée et sceptique.

A quoi je sers ?

Comment rentrer chez moi dans ce petit confort pauvre où je vis néanmoins sans promiscuité, sans rats, sans ordures éparses à ma porte, sans le regard constant et inquisiteur de mon entourage.

Dans le train, j'admire le superbe ciel d'hiver bleu et rose. Cette beauté entière et sans contestation possible n'est perceptible que parce que je suis assise dans un wagon confortable et bien chauffé et que je ne suis pas désespérée. Cela réveille ma détermination. Dans deux jours je reviendrai à Compiègne.

Christophe m'attend à la gare. A l'arrivée au camp, le froid persiste. Des enfants en T-shirt, survêtements et baskets sans chaussettes sont toujours là à glaner brindilles, canettes, morceaux de quoi que ce soit qui puissent améliorer l'ordinaire. Des hommes chargent dans des camionnettes des tasseaux et autres matériaux de récupération. Des femmes étendent leur linge entre deux caravanes, souvent entre celle de parents et celle des enfants, les draps et les vêtements au bord du gel sont les drapeaux en berne du confort. Les femmes mettent un point d'honneur à ce que la propreté règne dans leur petit domaine malgré les marécages nauséabonds qui gagnent le terrain.

Par les fenêtres et les cheminées montent les violons entêtants des *Feux de l'amour*. Le camp se tait. Les riches sont là, ils parlent français, sont beaux et surtout ont des malheurs comme nous.

Victoria la jeune veuve retrouvera-t-elle l'amour ? Et Nickie toujours amoureuse de Victor lui pardonnera-t-elle ses incartades ? Quant à Neel sortira-t-il de son alcoolisme ? L'élégante et gentille Ashley vaincra-t-elle son cancer et avouera-t-elle à Brad que Victor est le vrai père d'Abby ? John, ce père admirable, parviendra-t-il à sauver ses enfants des scandales qui les guettent ?

Autant de questions que ces personnages bien habillés « qui ont tout pour être heureux » posent à l'ensemble des téléspectatrices compatissantes. Pourvu que Nick et Sharon ne se séparent pas, ce serait si pénible pour Cassie et Noha, leurs enfants. La musique emplit de beaux et mélancoliques sentiments les personnages et leurs fans, dans les moments heureux, mariages, flash-back, premiers baisers, on respire et ravale une larme attendrie.

La vie est une fiction quand elle n'a pas de légitimité sur terre.

Le lendemain les femmes appuieront sur le bouton de la télévision et voudront croire encore que les riches, beaux et complexes personnages hollywoodiens reflètent en couleurs la grisaille et l'obscurité de leurs propres tragédies. Elles ne sont pas vraiment dupes, ce monde n'est pas le leur. Il n'est le monde de personne. C'est cela le plus difficile à admettre.

Un autre après-midi, alors que j'ai pris le pli de marcher dans le vent glacial et la boue vers notre rendez-vous somme toute joyeux, nous évoquons le désir d'avenir.

- Ce que j'aimerais, dit Nathalie, c'est avoir le permis et aller travailler chez les *gadjé* je fais bien le ménage et je rencontrerais des gens intéressants.

- Pourquoi tu le fais pas ?

- J'ai pas le permis, j'ai pris des cours, je sais conduire mais ils me l'ont pas donné.

- Tu peux peut-être réessayer ?

- Oui, mais j'ai plus d'argent.

Le même besoin d'aide est nécessaire contre l'illettrisme, les carences en soins médicaux, contre l'obésité, contre les dépressions nerveuses, pour créer un espace d'autonomie aux enfants.

Nathalie n'a que 32 ans, elle me touche et m'agace aussi. Bien sûr elle est seule depuis quatre ans avec ses enfants.

- Nathalie, tu es une femme sensible, intelligente. Tu es belle quand tu t'arranges, tu es jeune, mets en route ta volonté, ni pour les autres, ni pour ta famille... pour toi. Tu verras cela fait du bien de passer de la plainte à l'affirmation de ce qu'on veut.

Nathalie sourit. D'accord, je me parle à moi-même. Elle fait un clin d'œil.

- Toi, la prochaine fois que tu viens, je te maquille pour te donner meilleure mine.

Nous éclatons de rire.

Une fois de plus j'ai repris le train, noté quelques impressions en route sur mon cahier quadrillé.

Je redescends l'avenue d'Italie, il fait déjà nuit, encore froid mais je hâte le pas jusqu'à chez moi. Pourtant j'arrive de moins en moins à quitter le camp. Dans mon quartier, assez serein, je fais les choses ordinaires de ma vie de solitaire, aller à la poste, chez le médecin, au Franprix, chez le bouquiniste, échanger des formules toutes faites avec le voisinage sur le temps qu'il fait et celui qui passe. Les enfants dans les magasins d'avant Pâques piétinent devant les chocolats. Au kiosque à journaux on s'inquiète de la santé du Pape. Les embouteillages de fin de journée empoisonnent l'atmosphère, ça klaxonne de toutes parts. Une femme m'aborde, insistante, elle veut me lire les lignes de la main au nom de la fête de la Vierge Noire des Saintes Maries de la Mer. Je lui refuse. Elle mendie. Je pense à mes amies de Compiègne, dignes et fières. Ce sont elles, elles seulement qui, sans les mains, pourraient lire mon avenir.

Je retourne les voir avec de plus en plus de plaisir. J'oublie presque que je dois tirer un texte de nos rencontres. J'ai renoncé à prendre des notes. Nous discutons à bâtons rompus et c'est Christophe qui nous interrompt gentiment quand il est l'heure pour moi de reprendre le train. J'imagine malgré l'opprobre et la chape de non-dit le profond désarroi des onze enfants abandonnés du jour au lendemain par une mère de 46 ans à bout de force, à bout d'espoir. La mère de Nathalie et Sonia doit souffrir. Personne ne sait ni comment ni où elle vit, ni même si elle souhaite revoir ses enfants et petits enfants. La loi du clan l'en empêche. Le silence est de rigueur, elle a trahi. L'oubli et

l'intolérance empêchent toutes démarches, l'orgueil et plus fort que les liens du sang, que l'amour et le pardon. Nathalie aimerait bien renouer ce lien maternel, surtout depuis qu'elle est veuve.

Sonia hausse les épaules.

- Moi je m'en fiche, j'ai ma famille, mon homme, mes enfants. Le reste ne m'intéresse plus. Je veux m'amuser et être heureuse.

Son joli sourire, sa silhouette, son élégance, le récit de ses sorties, sa liberté de pensée, tendent à faire croire qu'elle a fait une croix sur son passé douloureux. Elle rêve d'avenir toujours plus excitant pour elle et sa famille. Ni Dieu, ni parents. Va savoir ce qui se cache derrière cette bonne humeur.

- Si il fallait, dit-elle, recommencer, je ferais pas des gosses si jeune. Et puis quand Nathalie s'est retrouvée seule d'un seul coup, j'étais tout le temps chez elle, elle bougeait plus de son lit, elle pleurait tout le temps. Je faisais tout ce que je pouvais pour ma sœur. Mon homme il a accepté mais au bout d'un moment il en a eu marre Nathalie l'a senti.

Nathalie opine et sourit à sa sœur. On ne se dit pas qu'on s'aime, on le sait.

Sonia ajoute qu'elle a eu la chance de tomber sur un bon mari. Ce sont toujours les hommes et les enfants d'abord. Et les enfants les mènent par le bout du nez, les garçons surtout, les mères épluchent des tonnes de pommes de terre, elles font des frites, l'odeur s'accroche à chaque centimètre carré de la caravane mais les gars sont contents, ils se servent de ketchup, de mayonnaise, l'appétit et les goûts du petit mâle ne souffrent aucune critique. Sa vie privée, dès qu'il est pubère, non plus.

- Je lui ai dit de ne pas fréquenter des mineures, mais qu'est-ce qu'on peut faire, on n'est pas des exemples. Je lui demande de pas faire mal. Il faudrait son père pour parler de ça. Moi, je le dirige pas.

Comme le reste, la tradition de respect et d'amour est en train de sombrer.

- Nathalie, t'es encore jeune tu sors de ton deuil, mais ça va passer, tu dois bien avoir des envies ?

- De câlins, tu veux dire ?

- Oui d'une présence, d'un mec auprès de toi ?

- Je veux pas me faire nonne à mon âge. Mais mes enfants voudraient pas d'un homme chez moi.

Nous y revoilà !

- C'est ta vie, ils font la leur. Pourquoi tu aurais besoin de leur permission ?

- T'as raison mais de toutes façons j'ai envie de personne.

- Tu cherches ?

- Non mais c'est vrai que j'y pense... Je vais d'abord me faire poser un anneau gastrique, t'as vu comme ça a réussi à Sonia.

Maigrir, sortir, faire des rencontres, cesser de craindre le regard des autres, de ses enfants en particulier. Nathalie n'est pas au bout du chemin mais je la sens capable de l'entreprendre. D'autant que Sonia la soutient.

Je me demande ce qui me les rend si proches, ces jeunes femmes qui ont vingt ans de moins que moi, des conditions de vie et d'éducation si opposées aux miennes. Je crois que c'est tout simplement leur sensibilité, leur intelligence, leurs blessures. Elles n'ont pas eu d'adolescence. Elles ont eu une enfance chaotique, il fallait s'occuper des petits frères et sœurs, tenir la caravane propre malgré l'absence du père et la déprime parfois furieuse de la mère. Il n'y avait pas de place pour l'instruction, pas de place pour la tendresse ou le rêve.

Elles se désolent de n'avoir rien appris qui leur permette d'échapper aux grossesses précoces, à la dépendance à un homme ou aux allocations. Elles invoquent avec amertume le destin, elles sont sans doute les victimes sacrificielles dans la transition entre ceux qui ont voyagé et ceux qui vont se sédentariser dans des logements en dur.

Elles sont piégées. Elles espèrent mieux pour leurs filles mais ce sont encore le clan et les hommes qui font la loi.

Mais toutes les femmes n'ont pas d'hommes qui les protègent. Tous les hommes ne se comportent pas en maris ou pères modèles.

« Si on les cherche, on les trouve », ils sont souvent les plus forts. Certains sont en prison pour des larcins ou des bagarres. Personne n'en parle. Les femmes font comme si de rien n'était. Les enfants gambadent à travers le camp, ils ne risquent plus de roustes.

Parfois une fête réunit les familles, on chante, on danse, on fait griller de la viande sur des braseros, on boit, on rit, on se dit qu'on est libre.

Les lendemains, dans le camp au fond de la vallée, sont lourds comme des gueules de bois. Y aura-t-il une fin au voile imposé à cette population ?

Texte de Dorothée LETESSIER

transmis par Marie-Pascale BARRONNET
jean-paul.baronnet@wanadoo.fr

à lire aussi (écrits réalisés dans le cadre de Leitura Furiosa) : www.cardan.ouvaton.org
"Et si on partait ?"...

[RETOUR](#)

Colloque de Lille

Le colloque national
"Accueillir les gens du voyage"

a eu lieu à Lille

le 8 juin 2006

9h – 17h15

[Télécharger le programme](#)

Atelier 1 : La scolarisation des enfants du voyage

Atelier 2 : Exercice de la citoyenneté

Atelier 3 : Actions et travail social auprès des gens du voyage

Atelier 4 : L'accès au soin des gens du voyage

Atelier 5 : L'ordre public

Atelier 6 : Vers une culture partagée

Le CLIVE était représenté au colloque...

Un compte-rendu de la journée sera proposé
dans le prochain numéro de notre Lettre aux adhérents... !

[RETOUR](#)

8 avril, journée des Roms

[www.Roumanie.com] 7 avril 2006

A partir de maintenant, la population d'ethnie rom sera fêtée chaque année le 8 avril, comme le stipule une loi adoptée récemment par les députés roumains. Le leader parlementaire des minorités, Varujan Pambuccian, a déclaré que cette loi représente "une réparation morale vis à vis des Roms qui ont eu en Roumanie un statut de serfs" et que "le temps de leur affranchissement est venu".

Les Roms, qu'on appelle également des Tziganes ou Gitans, sont estimés en Roumanie à 2,5% de la population selon le recensement de 2002. [Roumanie.com]

[RETOUR](#)

**Bidonville aux portes de Paris**

RÉALISÉ PAR CLAUDIE BARAN, CYRIL HOFSTEIN ET LÉOPOLD SANCHEZ

28 avril 2006, (Rubrique **Figaro Magazine**)

Ils sont quelques milliers de Roms parqués au nord de Paris. Ils survivent dans l'extrême misère, entassés dans des bidonvilles. Depuis l'ouverture des frontières de l'Europe, ils grossissent les rangs de la pauvreté en France.

Entre Porte de la Chapelle et Porte d'Aubervilliers, un mur maquillé de graffitis dissimule un autre monde. Derrière un portail bricolé, c'est une véritable favela qui s'épand le long du périphérique. Les nuisances sonores sont paroxystiques. Pour parler, il faut hurler. Le campement se divise en deux parties.

A gauche, ce sont quelques cahutes appartenant à une seule famille à peine arrivée de Blaj, une ville roumaine de 20 000 habitants. Une jeune fille balaie le chemin de terre qui traverse les lieux. Un jeune homme édenté fait visiter sa baraque branlante. Un transistor branché sur une batterie de voiture diffuse une musique de son pays. L'homme danse. Il ne parle pas un mot de français.

A droite, les bicoques sont plus nombreuses, les habitants moins accueillants. Les hommes qui vivent là sont de Bucarest ou de Timisoara. Ils expliquent qu'ils sont Roms. Sans travail ni argent. Sans famille aussi. Ils espèrent trouver un emploi pour gagner un salaire et le droit de rester vivre en France. Les occupants méfiants à l'égard des journalistes deviennent nerveux. Un homme coiffé d'un

borsalino refuse de répondre aux questions, il arrache les notes du journaliste. Ces Roms vivent ici depuis trois ans en gagnant leur vie chichement. Leurs seules activités, disent-ils, se résument à faire la manche dans le métro, en attendant de trouver un vrai boulot pour échapper à l'expulsion. Alors, avec quelques pièces et sans papiers, ils se débrouillent pour survivre. Une survie de clandestins. Aucun, pourtant, n'est fiché par les services de police.

Des travaux de construction d'immeubles ont débuté sur leur terrain. Les squatters sont invités à quitter les lieux. En attendant, la Mairie de Paris leur assure un suivi sanitaire et social et leur a offert des... poubelles. Quant à un éventuel relogement des 150 Roms du bidonville, aucun programme précis n'a été présenté.

Aubervilliers. Banlieue de Paris. Ici, les industries fleurissent sur les rives du canal Saint-Denis. Au loin, le Stade de France redessine l'horizon, symbole d'une patrie hier encore triomphante. Les ouvriers laborieux vont et viennent selon les heures et les plannings de la journée. Quant aux Tsiganes, ils vivent ici en permanence. Ce sont des dizaines de campements de misère qui s'étendent de la cimenterie de la ville aux parcelles reculées des bords du canal. Autant de no man's land sordides et insalubres, où les laissés-pour-compte s'octroient une place. Ils sont environ un millier sur la commune. Des hommes, des femmes et des enfants totalement marginalisés. Une vingtaine de caravanes défoncées abrite un groupe d'individus originaires de Roumanie. Le RER passe au-dessus de leurs têtes dans un fracas assourdissant. Dix, vingt, trente fois par jour. Impossible de s'entendre dans ce déluge de décibels. Personne ici ne s'inquiète de son avenir. La précarité est un souci qui se gère au quotidien. Dans cette zone de non-droit, chaque clan, chaque famille, chaque village s'approprie un lieu et refuse de se mélanger aux autres.

Dans un secteur aussi inadéquat que surprenant, une centaine de Roms vivent reclus derrière les murs d'un hangar désaffecté. Dans cette coquille de métal, ce sont vingt-sept baraques alignées parfaitement. Personne ici ne parle un mot de français. Pas un ne connaît sa date de naissance. Aucun ne sait lire ni écrire. Les 40 enfants qui vivent là n'ont jamais usé leurs fonds de culotte sur les bancs d'une école. Ils ont échoué là il y a trois ans, un visa touristique valable trois mois en poche. Ils n'ont qu'un seul vœu : trouver un emploi. En attendant, ils vendent des journaux dans le métro et des fleurs sur les trottoirs de la capitale.

Les enfants au nez morveux semblent pourtant s'épanouir. Les plus jeunes s'accrochent au sein de leur mère. Les autres se dispersent dans les maisons de fortune. Des bâches protègent de la pluie. Des tapis isolent les murs. Des planches de bois structurent l'habitation. D'anciens panneaux publicitaires servent de déco. Ils sont cinq, voire six à partager le même logis dont la surface ne dépasse guère les quinze mètres carrés. Chaque cahute a son poêle alimenté en permanence pour

lutter contre le froid hivernal. Il y a quelques semaines, un incendie a ravagé les lieux. Une cigarette oubliée ; peut-être un feu mal éteint... Pas de blessés donc pas d'inquiétude. D'ailleurs, ces Tsiganes sans passé, sans histoire et sans avenir vont être expulsés hors de France. La Mairie veut «nettoyer» la ville, c'est juste une histoire de semaines. Au-delà de leurs inquiétudes, les Roms savent qu'ils reviendront dès qu'ils auront économisé les quelques milliers d'euros exigés par les passeurs.

Que faire face à ces centaines d'errants sans logis. Les Roms sont les premières victimes de la pauvreté galopante qui sévit aujourd'hui en France.

Dans un français martyrisé, Anghel conclut : *«De toute façon, pas grave. C'est cinq siècles que c'est comme ça !»*

[RETOUR](#)



Fin des programmes d'aide aux victimes de l'Holocauste

SWISS INFO 4 avril 2006 - 13:31

GENÈVE - Des dizaines de milliers de Roms, survivants de l'Holocauste, vont retomber dans la misère, a averti l'Organisation internationale pour les migrations. Après quatre années, ils ne bénéficient plus des programmes d'aide, notamment des banques suisses.

Près de 74'000 survivants roms de l'Holocauste ont reçu une assistance de 32 millions de dollars depuis 2002 sous la forme d'un apport de nourriture, de vêtements, de bois et de charbon, a indiqué l'Organisation internationale pour les migrations (OIM).

Ces fonds versés par les banques suisses (dans le cadre de l'accord global de 1998 avec les organisations juives) et par la Fondation allemande "Mémoire, responsabilité et avenir" sont désormais épuisés. Mais au moins 100'000 Roms victimes des persécutions nazies ont encore besoin d'aide dans les pays d'Europe centrale et orientale.

Ils sont dans une situation désespérée et certains risquent de ne pas s'en sortir, selon l'OIM. Même si des efforts sont faits pour remédier à la discrimination dont ils sont victimes, cela pourrait prendre des décennies avant que des résultats se fassent sentir. L'OIM va chercher à mobiliser ses partenaires pour continuer à les aider.

SDA-AT



[RETOUR](#)

Huit pays d'Europe de l'est cherchent à améliorer le sort des Roms

Tageblatt Jeudi, 04/05/2006

Des représentants de huit pays d'Europe centrale et de l'est se réunissent jeudi et vendredi à Bucarest pour chercher des solutions à la discrimination et la pauvreté persistantes dont sont victimes les Roms.

Organisée sous l'égide du Conseil de l'Europe et de l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE), cette conférence s'inscrit dans le cadre de la Décennie pour l'inclusion des Roms (2005-2015), une initiative lancée en 2003 et visant à réduire le décalage socio-économique entre la minorité tzigane et la population majoritaire.

Les huit pays représentés --Bulgarie, Croatie, Hongrie, Macédoine, République tchèque, Roumanie, Serbie-Monténégro et Slovaquie-- se pencheront sur les principaux défis auxquels sont confrontés les Roms, dont l'accès très limité à l'éducation et aux services de santé, le chômage et l'absence de logements, ainsi que les relations souvent difficiles avec la police.

Comptant entre 8 et 12 millions de personnes, selon les estimations, les Roms représentent la minorité la plus nombreuse --mais aussi la plus vulnérable-- d'Europe.

»Depuis des siècles, les Roms sont victimes d'une exclusion sociale, politique, économique ou géographique qui a pris la forme d'une discrimination ouverte à motivation raciale», souligne le Fonds des Nations unies pour l'enfance (Unicef) dans son dernier rapport, publié en décembre.

Issus de rapports officiels ou de constats sur le terrain, les chiffres sont accablants: dans plusieurs pays d'Europe de l'est, environ 80% des Roms vivent avec moins de 0,3 euro par jour.

Pour près de 90% des enfants de cette minorité, l'éducation s'achève à l'âge de 10 ou 11 ans, soit à l'issue des quatre classes primaires. Parmi ceux qui ont la »chance» de poursuivre leurs études, entre 55% et 85% le font dans des écoles pour handicapés mentaux.

Souvent dépourvues des papiers d'identité et des certificats de naissance requis pour bénéficier d'une assurance médicale, les communautés roms sont en outre privées

d'accès aux soins de santé et dépendent, pour beaucoup, de la sécurité sociale et autres allocations d'État.

L'espérance de vie parmi cette minorité est de 10 à 15 ans inférieure à la moyenne nationale.

Malgré ce sombre tableau, le secrétaire d'Etat à l'Agence roumaine pour les Roms, Mariea Ionescu, voit quelques lueurs d'espoir.

»Au niveau de l'éducation, nous avons enregistré des progrès, qui se sont traduits par une hausse du taux de scolarisation des enfants roms», a déclaré Mme Ionescu à l'AFP.

Alors que moins d'un tiers des adultes roumains d'origine tzigane ont un emploi stable, une »bourse des emplois» destinée exclusivement aux membres de cette minorité est organisée tous les ans depuis 2001, permettant à quelque 10.000 d'entre eux de se faire embaucher, a-t-elle ajouté.

Pour ce qui est de l'accès aux soins médicaux, »beaucoup reste encore à faire». Mais déjà, la communauté tzigane compte plusieurs centaines de »médiateurs sanitaires», ces jeunes femmes chargées d'informer les Roms et de les encourager à consulter des médecins, notamment sur les moyens de contraception.

Selon plusieurs leaders de la communauté rom, les autorités devraient s'attacher avant tout à briser ce »cercle vicieux» où l'indigence empêche les enfants tziganes d'aller à l'école, ce qui les prive, à l'âge adulte, de la possibilité de trouver un emploi, perpétuant ainsi leur pauvreté.

»En fin de comptes, tout tourne autour de l'accès aux ressources économiques», résume Mme Ionescu.

[RETOUR](#)



Radio prague 07.04.2006] - **Faits et événements** - Alexis Rosenzweig

Le 8 avril est marqué depuis 1971 comme la Journée internationale des Roms. A cette occasion, plusieurs manifestations se déroulent tout au long de la semaine à Prague. Des manifestations organisées par plusieurs associations communautaires, notamment l'association Athinganoi, dont fait partie Zdenek Horvath:



[Photo: CTK](#)

« La Journée internationale des Roms a été instituée en République tchèque en 1990 lors d'un congrès de l'Union internationale rom à Varsovie, une union qui existe depuis 1971. C'est lors de ce congrès de Varsovie qu'ont été définis l'hymne et le drapeau roms, et depuis le 8 avril est la journée de notre nation. »

« Je représente l'association Athinganoi, l'une des nombreuses associations roms dans le pays. Nous nous spécialisons dans la formation des Roms et nous réunissons les étudiants roms. Pour cette Journée internationale nous travaillons avec l'association Romea, spécialisée dans les médias et l'éducation, et l'association Amare Dromeha, qui s'occupe de la majorité des concerts. »



[Photo: CTK](#)

« Nous avons déjà organisé cette semaine trois séminaires sur des thèmes comme la romophobie, l'antitsiganisme, et l'engagement politique des organisations internationales roms. Nous avons également organisé des concerts, un au club Matrix et l'autre lors duquel le groupe Kale - pour la première fois sans Vera Bila - a baptisé son dernier album. »

« Je pense que généralement la Journée internationale des Roms est un peu oubliée et nous essayons qu'elle ne le soit pas. Paradoxalement, cette journée n'est pas connue par la population rom, et c'est pour ça qu'on essaie de changer les choses au sein de cette population, mais avant tout d'attirer l'attention de la société dans son ensemble. »

www.athinganoi.cz

[RETOUR](#)



Les Tsiganes de Russie souhaitent un changement d'attitude à leur égard

19/04/2006 19:13 MOSCOU, 19 avril - RIA Novosti. La société russe doit abandonner ses préjugés à l'égard des Tsiganes, estiment les représentants de cette ethnie.

"Les Tsiganes sont aujourd'hui considérés comme des parias. Un grand nombre d'entre eux ne peuvent pas trouver de travail, les notions de "Tsigane" et de "trafiquant de drogue" sont devenues synonymes. La télévision montre les luxueuses maisons des Tsiganes qui se livrent au trafic de drogue, bien que la majorité d'entre eux vivent dans la misère", a déclaré, au cours d'une conférence de presse à RIA Novosti, Nadejda Demeter, chercheur à l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de Russie.

"Il faut prendre des mesures urgentes pour empêcher la répétition de certains événements tragiques", a-t-elle déclaré, rappelant l'agression contre des Tsiganes le 13 avril dans la région de Volgograd, qui a fait deux morts et deux blessés graves. Selon Nadejda Demeter, ce n'est pas un cas isolé, c'est la conséquence de l'antipathie envers les Tsiganes dans la société russe.

"Cette antipathie se manifeste notamment dans les publications des médias russes", estime Nadejda Demeter.

Le professeur Gueorgui Demeter, docteur en pédagogie, a rappelé que les Tsiganes constituaient un peuple dont le développement a subi l'influence de la culture de l'Inde et de Byzance, que cette ethnie vit en Russie depuis plus de 500 ans.

"Cette nation a survécu à toutes les épreuves", a déclaré Gueorgui Demeter. Selon lui, les Tsiganes changent en même temps que la civilisation, il y a parmi eux des chercheurs, des artistes, des musiciens. Les participants à la conférence de presse ont rappelé que l'histoire de la romance russe était liée aux Tsiganes et que la culture de l'Espagne était inconcevable sans le flamenco tsigane.

"La majorité des Tsiganes ont cessé de vivre comme des nomades", a ajouté Gueorgui Demeter.

Un changement d'attitude envers les Tsiganes ne sera possible que si la télévision et la radio diffusent des émissions sur la culture et la vie de ce peuple, estime le professeur Gueorgui Demeter.

Les Tsiganes font toujours l'objet de nombreuses discriminations en Europe

Les Tsiganes font encore partie aujourd'hui des populations les plus discriminées d'Europe, a déploré vendredi l'agence de surveillance du racisme de l'Union Européenne, à la veille de la journée internationale des Roms.

Les Tsiganes, aussi connus sous le nom de Roms, voient constamment leurs droits bafoués, a rapporté le Centre européen de surveillance du racisme et de la xénophobie.

"Les Roms se classent parmi les groupes les plus discriminés en Europe", a dit la directrice du centre, Beate Winkler.

Les Tsiganes sont "systématiquement discriminés" dans les 25 pays de l'Union européenne où ils sont présents, selon elle. Beate Winkler appelle la classe politique européenne à mettre fin à cette discrimination et à aider les Roms à sortir de leur état de pauvreté.

Selon les estimations de l'Organisation internationale des migrations, 6,2 millions de Tsiganes vivent en Europe, dont les trois quarts sont situés dans le centre ou l'est du continent.

Le taux de chômage chez les Roms atteint la barre des 90% dans certains pays tels la République tchèque, la Hongrie et la Slovaquie.

AP



Copyright 2006 The Associated Press. All rights reserved. This material may not be published, broadcast, rewritten or redistributed.



[RETOUR](#)

La rédaction web des Echos - 2 mai 2006

Métiers > Architecture

ARCHITECTURE -

■ Un monument de silence pour Rivesaltes [02/05/06]

Une plaque de béton enchâssée dans la terre et tournée vers le ciel inscrit le mémorial de Rivesaltes dans le désert du camp Joffre.

Rien que du vide : des cailloux, du vent, et le silence. Le respect dû aux différentes populations internées au camp Joffre de Rivesaltes durant plus de trente ans a imposé à l'architecte Rudy Ricciotti un projet d'une extrême retenue. Lauréat du concours lancé pour la construction d'un mémorial, il fait oeuvre d'évidence : une plaque de béton soulevée jusqu'au faîte des anciens baraquements dans une prière muette, la terre face au ciel, la mémoire exhumée. Porté par le Conseil général des Pyrénées-Orientales en la personne de Christian Bourquin, son président depuis 1998, ce grand projet a trouvé dans cet enfouissement volontaire la seule expression digne, celle de laisser le site intact. « *Des sites comme celui-ci renvoient à l'absurdité de l'acte de construire, à son indécence. La moindre des choses est de savoir rester à distance. Avec peu de mots, ce site parle énormément. Il faut l'entendre* », énonce Rudy Ricciotti.



Président du Conseil scientifique et chef du projet, Denis Peschanski, directeur de recherche au CNRS, pose la question autrement : « *Comment rendre compte d'un site maintenu sous des régimes différents pour des populations qui y ont connu des sorts aussi différents : de la pluralité à l'universalité ?* » Créé en 1935 comme camp militaire d'instruction, le camp Joffre - du nom du maréchal de France, né en 1852 à Rivesaltes - servit successivement de lieu de résidence forcée des républicains espagnols et des Tsiganes, puis en 1942 de Centre national de rassemblement des Israélites, une sorte de « *Drancy de la zone libre* », selon Serge Klarsfeld. En 1962, à l'indépendance de l'Algérie, il devient le centre d'hébergement provisoire des

harkis. « *Ce site est unique en France par sa dimension, son état de conservation et sa position géographique, précise le directeur du projet, il était important d'avoir un grand geste qui ne s'impose pas au lieu.* »

Tréfonds historiques

Le camp Joffre a été classé à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en l'an 2000. Le projet occupe 42 hectares sur les 300 du total, en partie encore utilisés par l'armée. La plaque de béton enchâssée dont les espaces se développent sur quelque 3.000 m². Des rampes et des tunnels permettent d'y accéder sans que le visiteur ne soit préalablement préparé à cette plongée dans l'histoire. « *C'est un travail sur l'enfouissement, l'enlissement, l'épaisseur et la masse du béton qui plombe les pieds dans le sol, explique Rudy Ricciotti ; l'enlissement, c'est aussi rechercher la profondeur et la face cachée du site, presque une psychanalyse de ce lieu physique* ». Sous le béton, le mémorial petit à petit se dévoile dans une ambiance solennelle de « *crypte minérale* » jusqu'aux salles d'exposition percées à l'emporte-pièce de trous de lumière zénithale comme une constellation. « *La transparence n'était pas de mise pour évoquer ces grands traumatismes* », commente l'architecte. « *Aux deux axes de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre d'Algérie, en particulier au travers du sort des harkis, s'ajoute un troisième axe porteur d'espoir qui s'intéresse aux oeuvres d'assistance que l'on appelle aujourd'hui les ONG, présentes sur le site dès l'origine, avec cette question cruciale des rapports de l'humanitaire et du politique* », rapporte Denis Peschanski. Sous la terre, l'architecte a pris soin de creuser des patios, chacun doté d'une atmosphère particulière, dont un jardin d'Eden animé de sons d'oiseaux au coeur de l'espace pédagogique destiné aux enfants. Un espace de méditation, singulier et déconnecté du parcours, permet aussi de se recueillir autour de quatre arbres d'essences différentes plantés au carré, choisis par les quatre principales communautés concernées et leur correspondant symboliquement.

Rien d'anecdotique ou de démagogique dans ce dispositif. « *C'est l'antithèse de Disneyland, affirme Denis Peschanski ; il n'est pas question de faire croire au visiteur qu'il peut se mettre à la place de celui qui a souffert.* » Pour la maîtrise d'ouvrage comme pour l'architecte, la philosophie du mémorial s'impose sans ambiguïté. « *Le camp était une expression de l'autorité, une certitude rationaliste sur le thème de la répétition, de la planification et de l'internement,* commente

l'architecte, *aujourd'hui comme hier, le peu de liberté qui demeure reste le ciel.* » Dénudée de toute scénographie superflue, la construction fait seule la démonstration de cette réalité dans l'immense plaque de béton qui sera d'un seul tenant sur 18 mètres de portée. A chacune de ses réalisations, Rudy Ricciotti en profite pour faire avancer la technologie du béton. Le mémorial de Rivesaltes qui devrait, selon les prévisions, voir le jour en 2008, en sera une nouvelle démonstration. Pour l'heure, le projet avance sur d'autres fronts avec notamment la récente signature d'une convention de partenariat avec l'Holocaust Memorial Museum de Washington, ou encore un partenariat avec la Croix-Rouge suisse et internationale pour recenser l'ensemble des organisations qui ont porté secours dans ces lieux depuis la Seconde Guerre mondiale et dont beaucoup sont encore présentes dans le Sud. « *Un tel projet ne peut aboutir qu'avec une forte mobilisation locale et la volonté d'une collectivité territoriale,* souligne Denis Peschanski, *comme à Rivesaltes, où la mémoire a trouvé son expression architecturale.* »

FLORENCE ACCORSI



► [Réagir à cet article](#) | ► **Voir les commentaires publiés (0)**

[Tous droits réservés - Les Echos 2006](#)



[RETOUR](#)

Conférence scientifique internationale
Cinq siècles d'esclavage oublié

Mardi 21 mars - Mercredi 22 mars 2006

Le programme était alléchant avec notamment la participation annoncée de l'anthropologue tsigane Ian Hancock (*Romanichal*), professeur à Austin, auteur d'un ouvrage consacré en partie à l'esclavage des Roms en Roumanie (*The Pariah Syndrome*). Mais quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que ce colloque se tenait dans l'arrière-salle d'une petite librairie, susceptible d'accueillir tout au plus une cinquantaine de personnes, ce qui était d'ailleurs largement suffisant puisqu'il n'y avait qu'à peine trente personnes !

L'organisateur de ce colloque, Marcel Courthiade, professeur de langue romani à l'Inalco, n'avait pas réussi à obtenir des locaux mieux adaptés et avait dû se contenter de cette salle. Le « silence » autour de cette abolition n'est toutefois pas trop étonnant si l'on considère qu'il s'agit d'une commémoration autour d'un phénomène douloureux que l'on préfère oublier (cf. le peu « d'entrain » lors de la première journée commémorative de l'abolition de l'esclavage en France) concernant une population qui intéresse peu de gens. Comme le fit remarquer un des participants (Jean-Pierre Dacheux), le négationnisme peut être passif.

La plupart des intervenants étrangers n'ont pas pu obtenir de visas et donc le programme a été amputé d'environ la moitié de ses participants. Les communications qui ont eu lieu étaient pour la plupart encore à l'état d'ébauche. Seuls Jean-Pierre Dacheux « Impact de la philosophie des Lumières » sur l'esclavage et Elisabeth Clanet (membre du Clive) sur « Les formes d'esclavage en Anatolie et régions avoisinantes avant l'arrivée des Roms en Munténie et Moldavie » ont proposé une version « bouclée ».

Nous attendons donc avec impatience la parution des actes de ce colloque, car les articles seront nombreux et apparemment de qualité. Ils nous permettront en tout cas de combler en partie l'absence d'informations sur ce sujet et nous ne manquerons pas de vous en faire part dès sa parution.

Patricia Ferté
katex@wanadoo.fr

[RETOUR](#)

ASSEMBLEE GENERALE DU CLIVE

SAMEDI 1 JUILLET 2006

ORLEANS

A l'école d'adaptation des gens du voyage
Sur l'aire d'accueil d'Orléans La Source

Contact : doune.chastel@wanadoo.fr
0613897092 – 0238692604

Il m'est utile de savoir si vous serez présent

En train :

- 1- Gare des Aubrais
- 2- Tel à Doune
- 3- Tramway direction « Hôpital »
- 4- Descendre à la station « La Bolière » (¾ d'heure de trajet en traversant tout Orléans)
- 5- On viendra vous chercher en voiture, sinon c'est tout droit en suivant les rails du tramway dans le sens « La Bolière-Hôpital », au carrefour tout droit (les rails partent à droite), on passe sur un pont au dessus de la RN20, on traverse le rond point tout droit, le terrain est à gauche, petite entrée discrète pour piétons sur le rond-point, grande entrée à 150m. (¼ d'heure à pied)

En voiture :

- 1- Sortir de l'autoroute à Orléans la Source
- 2- Prendre la direction « La Ferté St Aubin »
- 3- Sur la nationale 20, à droite, sortir direction « Terrain des gens du voyage »
- 4- Sur le rond-point prendre à droite
- 5- L'entrée du terrain est à 150m à droite
- 6- Se garer sur le parking à l'intérieur du terrain
- 7- Une personne vous accompagnera à l'école

VENEZ NOMBREUX

[RETOUR](#)